

« Une Charogne »

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir.
La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague,
Ou s'élançait en pétillant ;
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,
Comme l'eau courante et le vent,
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique
Agite et tourne dans son van.

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
Une ébauche lente à venir,
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un œil fâché,
Épiait le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
À cette horrible infection,
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !

Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

Textes complémentaires :

Chassignet "Sonnet CCLXIII", *Mépris de la vie et consolation contre la mort. 1594.*

Mortel pense quel est dessous la couverture
D'un charnier mortuaire un corps mangé de vers,
Décharné, dénérvé, où les os découverts,
Dépoullés, dénoués, délaissent leur jointure :

Ici l'une des mains tombe de pourriture,
Les yeux d'autre côté détournés à l'envers
Se distillent en glaire, et les muscles divers
Servent aux vers goulus d'ordinaire pâture :

Le ventre déchiré cornant de puanteur
Infecte l'air voisin de mauvaise senteur,
Et le nez mi-rongé difforme le visage ;

Puis connaissant l'état de ta fragilité,
Fonde en Dieu seulement, estimant vanité
Tout ce qui ne te rend plus savant et plus sage.

Pierre de Saint-Louis, *La Magdaléide*, Livre II, 1668.

Au pied d'un crucifix, une tête de mort,
Ou de morte plutôt, lui déclare son sort,
Y voyant, sur son front, ces paroles écrites,
Qu'avec elle, lecteur, il faut que tu médites :
" Dans les trous de mes yeux, et sur ce crâne ras,
Vois comme je suis morte, et comme tu mourras.
J'avais eu, comme toi, la chevelure blonde,
Les brillants de mes yeux ravissaient tout le monde,
Maintenant je ne suis que ce que tu peux voir,
Sers-toi doncques de moi, comme de ton miroir. "

Sur ce portrait sans masque, où tout lui peut paraître,
Elle voit ce qu'elle est, et ce qu'elle doit être,
Et regardant toujours ce têt de trépassé,
Elle voit le futur dans ce présent passé,
Cependant que le tronc de cette affreuse tête
N'est plus dans son tombeau qu'un reste de squelette,
Encor bien qu'elle eût eu le port, la majesté,
La grâce et les attraits d'une rare beauté,
Qu'elle eût été possible autrefois couronnée
Ou de chapeaux de fleurs, et de roses ornée,
Que mille adorateurs, de ses yeux embrasés,
Se fussent trouvés pris dans ses cheveux frisés.

C'est ce que fait Marie, et ce qu'elle contemple,
Dans ce trou qui lui sert d'oratoire et de temple,
C'est ainsi que pensant ce qu'elle fut jadis,
Elle fait dans ce coin un petit paradis,
Y recevant du ciel la céleste rosée,
Comme la mère perle, au soleil exposée.
Ou, bien qu'elle ait toujours la mort devant les yeux,
Son esprit toutefois vole et vit dans les cieux.
Ce visage changé lui fait changer de face,
Et sa neige se fond auprès de cette glace,
Ses yeux comme alambics qui coulent nuit et jour
Font distiller l'eau rose, au feu de son amour,
Dont la suave odeur, s'épandant par sa Baume,
L'encense, la remplit, la parfume et l'embaume,
Et comme la rosée épanchée au matin

Fait les pleurs de la nuit, répandus sur le thym,
 Lorsque du jour vermeil elle pleure l'absence,
 Désire son retour, et cherche sa présence,
 De même Madeleine en cette obscurité
 (Pendant que son soleil lui cache sa clarté
 Et pour un peu de temps la prive de ses charmes)
 Arrose sans cesser la terre de ses larmes.
 Enfin, ayant ses yeux en cette eau tout confits,
 Se fond, et se confond au pied du crucifix.



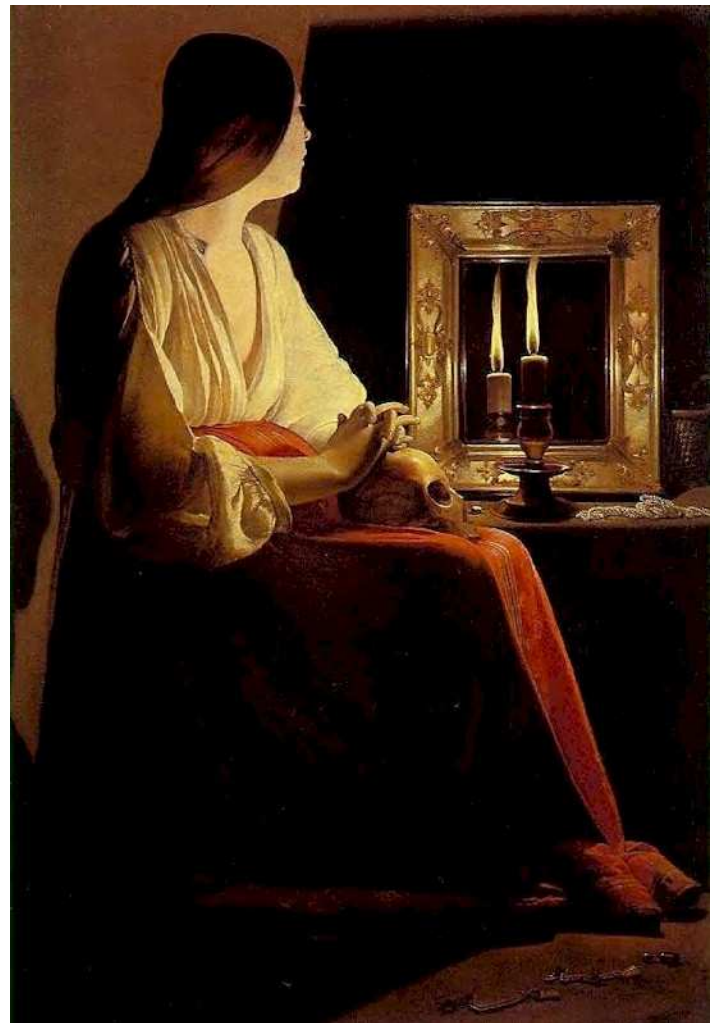
Moyen âge, danse macabre.



Van der Schoor, *Vanité (crânes sur une table)*, vers 1660



Nature morte à la vanité, photographie de Guido Mocafico, 2007.



Georges de la Tour - Marie-Madeleine pénitente, vers 1638-1648 - 133 x 93 cm - Metropolitan Museum of Art, New-York, États-Unis